

## Claude-Henri Rocquet – Aux voyageurs de la Grande Ourse

(ISBN 9782376720164 – Eoliennes – décembre 2018)

La poésie française contemporaine est riche de trésors et de voix secrètes, aux accents à la fois poignants et sublimes, qui peinent parfois à se faire entendre, de leur vivant, dans le vacarme de notre époque agitée. L'édition de l'œuvre poétique et théâtrale complète de Claude-Henri Rocquet (1933-2016), travail de longue haleine entrepris par les éditions Eoliennes, est à ce titre salutaire car elle offre au public la possibilité de découvrir ce poète à la fois immense, par l'amplitude de son écriture qui puise à la source des grands textes sacrés de l'humanité, et très discret, que sa modestie empêchait de pleinement s'affirmer poète. « Aux voyageurs de la Grande Ourse », beau livre de 570 pages imprimées sur un papier épais qui confère de l'épaisseur à l'ouvrage, constitue le premier tome de l'œuvre poétique et rassemble, outre les premiers recueils publiés, des variantes et quelques inédits retrouvés par Anne Fougère dans les papiers de son époux. Le plan de cette édition a été composé par le poète lui-même, qui semble avoir opéré des rapprochements et des déplacements pour renforcer la cohérence d'ensemble de l'ouvrage.

Même s'il n'est pas une simple juxtaposition chronologique dans l'ordre de publication, le livre s'ouvre sur « Liminaires », le premier recueil publié par l'auteur, en 1962, dont la densité démontre que l'écriture poétique de Claude-Henri Rocquet a très tôt atteint sa pleine maturité. Ces poèmes, qui évoquent la matière du monde à travers le prisme d'un ardent désir pétri d'amour et de religiosité, contiennent déjà les prémices de toute l'œuvre à venir. Le recueil commence et s'achève sur l'évocation d'un paysage minéral des premiers temps du monde, où les rochers sont comme des parcelles de nuits closes sur elles-mêmes qui attendent le feu divin pour s'éveiller de leur éternité. Cette poésie d'inspiration chrétienne est irriguée par un souffle puissant, presque animiste, qui fait irrésistiblement penser à Teilhard de Chardin, pour qui l'histoire de la matière était l'histoire de sa spiritualisation et de son ascension irrésistible vers Dieu. Le monde minéral contient, dès l'origine, les germes du vivant et de la conscience :

*Dormeurs faits nuits, rochers revêches revêtus  
D'écorce sans couture sur vos songes d'un bloc !  
Dans l'arroi des âges, persévérez !*

*Vous, conçus au sein limoneux du chaos ;  
Vous, les premiers gisants dans l'aube noire,  
(Premiers amants dans l'ombre initiale,  
Corps non encore saisis de souffle).*

*Vous, sans regard ni bouche ;  
Vous, mer solide, du début !  
Premiers fils, pères de tout !  
(Quand la mer ne s'était pas creusée encore de transparence et de remous,  
Multipliée, étreinte à perte de souffle !)*

*Vous, aube muette et close, lourde et scellée ;  
Vous, qui scellez le monde vague et vif ;  
Vous, les celliers clos du vin noir des ténèbres !  
Vous, Adam endormi pour qu'on y prenne l'os qui sera compagne vive ;  
Vous, Adam endormi dans sa glaise avant l'imposition des narines !*

Les images poétiques, justes et puissantes mais exprimée sans grandiloquence, sont portées par une vision grandiose du cosmos conçu comme un corps vivant où s'incarne la volonté de Dieu, omniprésent mais toujours voilé. Dieu est caché, sa volonté reste impénétrable (même à ses prophètes, comme Jonas, figure récurrente du recueil incarnant le désarroi de l'humanité face à un mystère qui la dépasse) mais il se révèle à travers sa miséricorde et l'amour qu'il témoigne envers les hommes, comme quand il décide d'épargner la cité de Ninive après avoir pourtant ordonné à Jonas d'annoncer sa destruction. Claude-

Henri Rocquet n'hésite pas, dans une langue superbe aussi bien en prose qu'en vers, à s'emparer des textes bibliques, à les réécrire sans cesse pour les enrichir d'échos venus d'autres époques, parfois avec une grande intensité dramatique parfois avec humour comme quand il dépeint Noé en héros à la Jules Verne !

*Comment Jules Verne se trouva-t-il à bord de l'arche ? Mystère. Fallait-il le rejeter à la mer ? Sem et Cham étaient plutôt de cet avis (mais Cham avait suggéré qu'on en regalât les fauves). Pourtant, dans la cambuse, Jules Verne eut avec Noé une longue conversation dont il sortit libre et serein. Bientôt, il fut clair pour tout le monde qu'il était le véritable chef de l'expédition. La nuit, sous la lampe balancée, il écrivait, il écrivait dans le craquement des poutres et de la coque, sous l'averse encore intermittente.*

L'art de Claude-Henri Rocquet est subtil et admirable : il est profondément respectueux de son sujet (étant lui-même un croyant convaincu) mais il n'est jamais prisonnier de ses références et ose ainsi, notamment dans son recueil « L'auberge des vagues », introduire, dans une sorte d'hagiographie réinventée, les figures de Merlin, d'Aladin, de Perséphone, de Faust, de Leonard de Vinci, d'Ulysse, de Jason et Médée, de l'empereur Jaune etc. comme si tous les mythes, toutes les légendes et, au fond, toute l'histoire humaine véhiculaient depuis l'origine des temps les mêmes craintes, les mêmes attentes, les mêmes espoirs. De même, Claude-Henri Rocquet retrouve, dans l'attitude de ses contemporains et dans les drames humains qui se jouent au quotidien (certains poèmes évoquent des faits-divers ou vont jusqu'à s'interroger sur le sens profond des publicités affichées dans les couloirs du métro), les mêmes atrocités et les mêmes égarements que ceux décrits dans la Bible, comme si notre civilisation était une nouvelle Babel vautrée dans la fange d'un matérialisme abyssal, ivre de son pouvoir et des prétentions de son savoir. Cette plongée permanente à la source des mythes, qui abolit les singularités historiques pour sonder l'âme humaine, met à nu ces vérités que Max Jacob avait nommées, dans l'un de ses recueils, les « actualités éternelles » et dévoile les liens qui unissent les hommes de toutes les époques dans une sorte d'éternel présent.

*Ni l'Inde ni l'Europe, ni l'ancien ni le nouveau temps : la seule grâce d'être sur terre et sous le ciel où médite la lune – des hommes divins et mortels.*

Il ne fait pour moi aucun doute que Claude-Henri Rocquet, à l'instar des poètes « voyants » qui ont cherché à déchiffrer la présence de Dieu dans la matière du monde (Victor Hugo, Charles Dauts, Jean-Claude Renard, Saint Pol Roux, etc.), aurait, s'il était né en Palestine 2000 ou 2500 ans plus tôt, compté parmi ceux qui rédigeaient les textes bibliques. Sa poésie en a la ferveur et le souffle. Mais l'écriture de Claude-Henri Rocquet ne se limite pas à inscrire ses pas dans la voie tracée par ses grands prédécesseurs ou contemporains et à vouloir raviver, au sein de notre époque, le souffle de la parole biblique en lui donnant des accents de modernité. Son essence intime est teintée de religiosité, et même de piété, mais ce n'est pas une poésie de prières ou de louanges. Le malentendu n'est possible que pour qui n'aurait pas lu l'œuvre qui, comme toute poésie authentique, assume d'être une plongée dans l'inconnu pour se confronter à la part d'ombre et d'indicible au cœur du langage et de notre réalité quotidienne. Malgré l'espoir qui la porte, cette poésie exprime une foi inquiète, qui tressaille de l'effroi de l'anéantissement et se trouble devant l'apparente inaccessibilité de l'idéal chrétien, dont Claude-Henri Rocquet élargit l'universalité à l'ensemble du règne animal comme si l'amour de Dieu ne pouvait avoir de limite.

*Noël des deux chauves-souris*

*(...)*

*« Tais-toi, mais tais-toi donc, la pauvre pipistrelle !*

*Tu n'as rien vu, la tête en bas, rien vu*

*De tout ce qu'en rêve tu nous inventes.*

*Sommes-nous même dans une étable ? Rien qu'un auvent*

*Que mord l'hiver aveugle, sa froidure.*

*Tu ne sais rien de la triste caverne*

*Où Dieu, s'il existe, nous condamne*

*A vivre comme ne vivant pas.*

*Peut-être comme moi as-tu entendu un âne*

*Braire au loin, dans la nuit, ou beugler un vieux bœuf.*

*Qu'est-ce que cela prouve ? La neige est blanche  
Comme d'aile d'ange, et nous ? Nous sommes la noirceur du monde.  
Nous sommes la morve des anges.  
Le paradis, s'il existe, est pour quelques élus,  
Ceux que le maître de l'univers a choisis,  
Les invitant pour toujours à sa table,  
Pour qu'ils lui chantent, sans fin, sa louange.  
Et nous les chiffons sales de la nuit, nous sommes  
Ce malheur ; ce malheur que connaissent les hommes.  
Tais-toi et dors, et ne divague plus. »*

*Et la première dit :*

*« Seigneur ! je ne serai dans votre paradis  
Que si entre avec moi celui  
Qui se croit maudit et pleure  
De se croire promis à l'éternelle nuit. »*

Claude-Henri Rocquet manifeste une extraordinaire empathie envers les plus humbles (notamment quand il décrit le mélange de souffrance et d'espoir qui étreignait les premiers chrétiens) et envers les animaux. Il est capable de donner voix aux animaux de la crèche, qui furent eux aussi témoins du miracle de la Nativité, sans verser dans l'anthropocentrisme. La chaleur sereine de l'élan d'amour envers les êtres et les choses, qui contraste avec la misère matérielle, la rigueur de l'hiver et la densité des ténèbres constituant l'arrière-plan de nombreux poèmes, m'a irrésistiblement fait songer à Ilarie Voronca, dont un recueil majeur est intitulé « L'amitié des choses ». L'humanité est toujours présentée dans un rapport charnel avec le monde. L'immersion dans la nature, dont la présence muette est transfigurée par le poète qui donne voix aux animaux, aux plantes et même aux forces élémentaires (la mer, la pierre, le ciel, les étoiles, etc.), élève l'âme au-delà des apparences sensibles et révèle, pour qui sait écouter la parole oraculaire de la Terre, les liens qui unissent les choses et les êtres. Tous les poèmes bruissent de la présence amicale du monde, qui se manifeste dans les puissances élémentaires où la vie puise sa vigueur.

*Ecoute sous la roche l'eau déserte  
Sœur des sèves dans les nuits d'aubier  
Ecoute en cette eau le bruit des orages  
Et goûte la foudre dans l'eau surgie  
L'orage est encore dans la source  
Et dans le pain la saveur des étoiles  
Qui sur ton toit farouche méditent  
Et te voici saisi d'amour et de silence  
Dans la fraîcheur et le feu de la nuit*

Roches, plantes et animaux semblent les messagers du vrai monde, si proche et si lointain en même temps car rendu invisible par le masque des apparences que notre regard infirme ne sait pas percer. Claude-Henri Rocquet s'inscrit ainsi, mais sans qu'aucune emphase n'enfle sa parole, dans la lignée des poètes inspirés par une vision cosmique et mus par une volonté de révélation à travers la contemplation, dont la poésie est comme une sorte d'exégèse du réel pour en dévoiler la beauté que nous ne percevons pas dans les ténèbres qui nous aveuglent.

*Pour la nuit*

*Maître absent, père inintelligible  
Que suis-je venu faire en ce monde ?  
- Donner des yeux à la nuit profonde  
Et rendre les étoiles visibles*

Le poète, par sa proximité charnelle avec le monde élémentaire et sa compréhension aimante de l'intimité des choses, se tient à cheval entre les deux mondes. Evoquant, à l'écart de la frénésie contemporaine, une vie vouée à exalter, avec une sérénité paisible, un sentiment de plénitude dans la contemplation des lentes métamorphoses, au fil des saisons, d'un paysage de campagne où il a établi sa demeure, le poète apparaît comme un devin qui sait lire les signes ou un passeur qui invite à franchir le seuil invisible qui nous sépare du « vrai lieu » où s'enracine la présence du monde, à la fois évidente comme une réalité matérielle et subtile comme une lumière aux frontières du spectre visible. Cette sensibilité à l'au-delà fait éclore, dans de nombreux poèmes, des images d'un onirisme puissant comme si notre réalité se soulevait et s'évasait dans une réalité supérieure, accessible par la prière ou par le rêve.

### *Lieu*

*Vois ce fragment de la terre  
Collines couleur de paille  
Chemin de ciel et de pierre  
Troupeau serré dans la draille*

*Vois ce lieu vêtu de vent  
Ce feu d'herbes qu'il attise  
Ce chaos de roche grise  
Semé sur l'espace lent*

*Ce paysage réel  
Est comme un songe sans faille*

Le poète célèbre la puissance d'un élan vital, où la mort omniprésente joue sa part, qui transcende les siècles et dépose dans le temps présent les reliques d'un passé qui ne disparaît pas. Même si tout est condamné à s'user, à vieillir, à périr, à devenir os et poussières...

### *Carnet intime*

*Tu marches dans la chaleur de vivre  
Et soudain cette nouvelle t'interloque  
– Ce rappel, ce souvenir :  
Il faudra bien qu'un jour se disloque  
Ce corps, ce jeu d'os et d'osselets  
– Omoplates, clavicules, fémurs !  
Et que cette peau comme une loque  
Se fripe et se déchire – feuille morte.*

...tout pourtant reste vivant, puisque tout est lié dans l'éternité où passé, présent et futur se rejoignent. Dans ses lentes métamorphoses au fil du temps, le paysage lui-même est mouvant, presque vivant dans son équilibre instable à la bascule de l'instant qui nous confronte à la fragilité et à la mortalité de tout ce qui vit.

### *Village*

*Le village dans la brume  
Appareille déjà vers l'hiver.  
Brève sera la rougeur des vignes,  
Brefs ces jours d'automne où la fumée  
S'élève des feux d'herbes dans la vallée.  
Prépare-toi donc à t'éveiller la nuit  
Près de ton feu qui va s'éteindre  
Si ta main ne le reconforte.  
C'est alors que les yeux ouverts*

*Sur la neige qui vacille à la vitre  
Tu t'étonneras d'être encore.*

Jean Giono avait écrit que « le poète est un professeur d'espérance ». A ce titre, Claude-Henri Rocquet est un poète qui enseigne l'art de mourir dans l'amour des êtres (l'amitié et l'amour, jusqu'au désir, colorent de nombreux poèmes) et dans l'amour de Dieu, sans craindre la mort qui est pourtant le terme inéluctable de toute vie. Comme celle qu'exprime Miguel de Unamuno dans « Le sentiment tragique de la vie », la foi de Claude-Henri Rocquet découle d'un ardent désir d'immortalité. Je ne suis pas croyant mais la ferveur sereine de cette foi qui s'élève de la matière la plus humble vers les hauteurs d'un ciel aux dimensions du cosmos, et cherche à atteindre les étoiles, ne peut qu'émouvoir.

*Salut*

*O papillon que le bec cloue  
Avant que d'être un peu de boue,  
Et toi, fer que la rouille ronge,  
Tout l'univers, mon cœur, ma vie,  
Sous les feux d'une telle fête !*

*Comment voudrais-Tu que j'accepte  
D'aller un jour loger la tête  
Pour toujours dans la glaise infecte ?  
Non ! Les étoiles dont Tu jonches  
Le silence immense des nuits  
Sont comme un signe dans le songe  
Confus où je sens que je suis.*

*Je bois à tes amours, lumière !  
Avec les effrois de la terre.*

--

*Ne pas craindre la mort*

*Seigneur affermis cet homme tremblant quand il songe  
Qu'une de ses dents se délabre et se déloge.  
Cet homme tellement attaché à son corps  
Qu'il fuit tant qu'il le peut l'image de la mort.  
Relève-le, Samaritain, sur le talus  
Où gît son corps qui n'a plus face humaine.  
Relève-le, rassure-le, Seigneur de Samarie,  
Et que remis à l'auberge angélique  
Où tu le confies  
Il sache enfin que la mort se dissipe  
Comme à la vitre où l'enfant souffle son haleine  
La passagère et trompeuse buée.*

**Eric Eliès**

Claude-Henri Rocquet, *Aux voyageurs de la Grande Ourse*, Eoliennes, 2018, 572 p. 28€